

# BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PRE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII).

SIÈGE: Nice, Place d'Armes, 1 — Marseille, Rue des Romains, 9 — Lille, 288 R. Notre-Dame — Rue Boyer, 28, Ménilmontant, Paris.

SOMMAIRE — Souhais de bonheur — Lettres de Patagonie — Lettre de Mgr. Cagliero à un bienfaiteur de sa mission — Grâce de Notre-Dame Auxiliatrice — Le Congrès Eucharistique de Fribourg — Les sœurs catholiques et les conditions sociales — Conversion et zèle des catholiques Anglais — Lettre de Patagonie — Les deux mourants.

qu'il offrira le saint Sacrifice de la Messe le premier jour de l'an 1886.

Des communions et des prières seront faites en même temps, à la même intention, dans toutes ses maisons, collèges, hospices et missions.

## Souhais de bonheur.

Dom Bosco, plein de reconnaissance pour la charité et la bienveillance dont les Coopérateurs et Coopératrices ont donné de si nombreux témoignages, tant à lui-même qu'aux pauvres enfants recueillis dans les maisons salesiennes, saisit avec un joyeux empressement l'occasion favorable de souhaiter à tous ses bienfaiteurs et bienfaitrices d'heureuses fêtes de Noël, une bonne fin d'année et toutes les félicités capables de satisfaire leur cœur.

Pour lui, il ne manquera pas, dans cette occasion, d'adresser à Dieu, Auteur de tout bien, par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice, de ferventes prières pour que soient bénis dans toutes leurs affaires et entreprises tous ceux qui veulent bien lui venir en aide moralement ou matériellement dans sa mission. C'est pour eux et pour leurs familles

Nos Coopérateurs ont sans doute reçu une lettre concernant les billets de la loterie pour l'Hospice du Sacré-Cœur de Jésus à Rome. Nous leur recommandons cette œuvre, en les priant de nous venir en aide en temps utile.

## LETTRES DE PATAGONIE

Patagones, 5 août 1885.

TRÈS-CHER MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Aujourd'hui je n'ai pas beaucoup de nouvelles à vous communiquer; cependant... j'ai pour vous écrire mille raisons que je me dispenserai de vous développer ici, car ce serait trop long.

Je vous dirai d'abord que nos santés continuent à être excellentes.

Le climat est ici très-sain, à peu près comme celui de Turin. Maintenant que nous sommes dans l'hiver, le thermomètre a marqué jusqu'à 4 degrés au dessous de 0 pendant quelques heures. N'était un vent continu, nous aurions la température de la Sicile. C'est là l'unique ennemi de Monseigneur, parce que ce vent nous empêche de

sortir. Nous passons des semaines sans mettre le nez dehors. Vous comprendrez sans peine que c'est peu agréable. Mais il faut prendre son mal en patience ! La semaine dernière il nous est arrivé une belle aventure.

Nous devions aller jusqu'à la colonie de Pringles, à environ 90 kilomètres d'ici ; nous avions fait venir des champs, où ils sont toujours, nos chevaux, au nombre de huit, et les avions placés dans un coin de la cour. Nous devions partir à 6 heures du matin. Mais le vent fut tellement violent qu'il ouvrit les portes, et les chevaux, qui étaient bien nourris et ne dormaient pas, s'en retournèrent tout doucement aux champs. Lorsque nous nous éveillâmes le matin, au lieu de partir pour Pringles, il fallut envoyer à la recherche des chevaux.

Jusqu'ici ils n'ont pas été retrouvés, mais il n'est pas à craindre qu'ils soient perdus, parce qu'ils sont connus de tout le monde ici, et que le vol ne se pratique pas. Honneur aux Américains ! Personne d'entr'eux n'est capable de voler même une épingle à son voisin. J'admettrai quelques exceptions à cette règle, mais elles sont très-rare.

Dimanche dernier, Monseigneur bénit solennellement la statue et l'autel de Notre-Dame de Lourdes, pour les enfants de Marie de cette paroisse. Elles en sont enthousiasmées. Elles admirent la beauté, l'expression de piété et de candeur vraiment divine, qui s'exhale de l'image de Celle qui est toute belle.

Je vous envoie quelques photographies. Elles sont peu claires pour plusieurs motifs : le vent, la poussière, le manque de chlorure d'or, qu'il faudrait payer ici dix écus le gramme, alors que chez nous il coûte un franc.

La Patagonie pourrait fournir en grand nombre de magnifiques vues photographiques, dignes d'être reproduites en gravure pour illustrer quelque journal. Mais il nous faudrait absolument deux ou trois machines photographiques de montagne, une quantité de verres et du chlorure d'or. La dépense la-bas ne dépasserait pas 200 francs ; mais ici deux mille ne suffiraient pas.

Si quelqu'un de vos amis affectionné aux missions voulait, par amour de l'art, nous faire cette charité, nous pourrions nous engager à expédier chaque mois une ou plusieurs vues avec un article explicatif.

Les diverses classes ou types d'Indiens, leurs *Ranchos*, les collines, les *Ríos*, les *Arroyos* ; tant de variétés d'animaux et de volatiles ; des groupes de sauvages, des vues de pâturages, des cérémonies religieuses au milieu du désert, etc., etc. nous offriraient des tableaux variés.

Pendant que nous vivons tranquilles ici, les journaux de Montevideo et de Buenos-Ayres contiennent de bien tristes nouvelles, au sujet des congrégations religieuses dans le sud de la République. Cette fois le diable veut prendre sa revanche à tout prix. On a promulgué une loi qui défend d'accepter de nouveaux aspirants et des membres nouveaux dans les maisons religieuses des deux sexes déjà existantes. Une commission a été nom-

mée pour vérifier le personnel de chaque maison, de chaque couvent, en notant les noms, prénoms, charges etc., etc. de chaque personne. Les sœurs du Bon Pasteur ont déjà été chassées de leur maison avec toutes leurs élèves, parce qu'elles n'ont pas voulu admettre la visite de la commission gouvernementale. Comme vous le voyez, les choses sont sérieuses !

Monseigneur désirait être informé, mais la poste ne vient de Bahia-Blanca que tous les dix jours. Puis le télégraphe est rompu ! Tout conspire contre son désir !

Malgré tout, nous continuons à nous occuper du saint ministère et aujourd'hui (9 août) je dois vous signaler un fait nouveau.

Pour la première fois, peut-être, depuis l'existence de Patagones, le catéchisme a été fait en italien aux ouvriers italiens. J'expliquai pendant une demi-heure la première demande — Qui vous a créé ? — et ils m'ont paru avoir compris mon but !

Nous avons ensuite chanté les vêpres en chœur avec les antiennes, et terminé la cérémonie par la bénédiction.

Si vous aviez vu comme ils étaient contents nos pauvres compatriotes ! Ils promirent de chercher de nombreux compagnons pour dimanche prochain. Nous organiserons des cérémonies et des prédications à part pour eux. Que le bon Dieu nous vienne en aide et que Notre-Dame Auxiliatrice nous couvre de sa protection !

5 septembre 1885.

Nous avons dû nous donner un peu de peine ces jours derniers, car dès qu'arrive le printemps et, en général, dans la belle saison, tout le peuple et par conséquent les enfants aussi, au lieu de se rendre à l'église dans les jours de fête, se rendent aux courses de chevaux, ou au jeu de balle, un peu différent de celui qui est en usage en Europe. Ici ce jeu n'a lieu que dans un endroit fermé et étroit, en renvoyant la balle entre les murs dans un centre déterminé.

Les Argentins sont tellement enthousiastes de ce jeu, qu'à Patagones, dans le centre habité, il y a sept de ces jeux, fréquentés par des joueurs très-nombreux. A Viedma, il y a, en outre, le spectacle des combats de coqs, comme en Angleterre. On élève un certain nombre de ces pauvres bêtes, dans le seul but de servir à ces jeux cruels auxquels les spectateurs assistent pendant des heures entières.

Nous avions résolu d'exécuter dans notre église, avec la plus grande splendeur possible, la messe de St. Louis, de la sainte Enfance, composée par notre cher Monseigneur ; il éprouve grand plaisir à entendre répéter en Patagonie ces accords qui lui rappellent tant de souvenirs du Valdocco. Nous avons trouvé un piano assez bon, que nous avons placé dans mon bureau attenant au sien. Monseigneur met la dernière main à la messe de sainte Cécile, qu'il a réduite à quatre voix, et il paraît avoir l'intention de mettre en musique les paroles que Dom Bosco lui adressa avant son départ ! Mais il lui reste si peu de temps libre !

Dom Milanesio continue sa mission dans le Colorado, et il y restera jusqu'à la fin de septembre. En revenant, il partira avec les membres du Gouvernement de Nauquen, dont il a été nommé aumônier.

Dom Savio et Dom Beauvoir ont été nommés : l'un agronome et l'autre aumônier du nouveau Gouvernement de Santa-Cruz, et ils partiront vers la fin de septembre, en passant probablement par Patagones.

12 septembre 1885.

Quand vous lirez la présente, les travaux de reconstruction de l'église de Viedma seront terminés, Monseigneur l'aura consacrée, et sous ses voutes, humbles voutes à la vérité, il aura fait retentir *fortiter et suaviter* sa voix, pour inviter ses brebis à s'approcher de lui et à recevoir le pain spirituel de la divine parole. Que le Seigneur daigne faire fructifier pour sa gloire tant de travaux, tant de sueurs et tant d'argent dépensé !

Et l'Évêché ? me demanderez-vous ?

Oh, cher monsieur ! Si vous étiez ici, vous pourriez rire avec nous en contemplant l'Évêché !

Tout le bâtiment, d'un seul étage, consiste en deux chambres, de cinq mètres sur six et hautes de quatre. Le style de l'architecture est... Patagon, et les matériaux employés de la boue et des pieux. Les fenêtres, à raison d'une par chambre, sont si bien jointes que le vent venant à souffler, ce qui arrive tous les jours et toutes les nuits, les chambres sont couvertes d'une couche de sable d'un centimètre d'épaisseur dans toute leur étendue. Il nous faut à chaque instant nous frotter les yeux, nous brosser, nettoyer notre bureau... en un mot, nous livrer à une véritable gymnastique !

Malgré tout, nous nous trouvons très-bien et nous sommes contents, parce que nous savons être ici par la volonté de Dieu, de notre Saint Père le Pape, son Vicaire, et de notre cher D. Bosco. Cette idée nous rend heureux au milieu des champs, sur les rives du Nahuel-Huapi, dans les vallées et sur les plus hautes cimes des Cordillères.

Vous ne pouvez vous imaginer, monsieur le Directeur, l'effet mystérieux et inexprimable que produit en nous cette pensée. Béni soit le Seigneur qui nous l'envoie.

Tout en pensant à l'avenir, nous savons nous souvenir du passé. Nous avons prié et nous prions beaucoup pour les jeunes gens de l'Oratoire, Monseigneur spécialement, qui, à chaque instant, rappelle les beaux mais trop peu nombreux jours passés parmi eux après sa consécration.

Dites leur, au nom de Monseigneur, que les artisans de l'Oratoire, surtout, sont souvent l'objet de nos conversations. Nous parlons souvent à nos peu nombreux, mais bons enfants Indiens, artisans aussi, et jusqu'à présent tous cordonniers, de leurs camarades de l'Oratoire qui vivent sous l'abri du manteau de Notre-Dame Auxiliatrice et sous les yeux de Dom Bosco. Et ces chers petits Indiens nous écoutent la bouche ouverte, ils sont tout yeux et tout oreilles, et nous promettent d'être bien sages, bien obéissants et pieux, de bien ai-

mer Jésus et Marie, afin que nous puissions toujours donner d'eux de bonnes nouvelles à Dom Bosco.

Avant le départ du courrier ou de la Galère (comme on appelle ici la voiture de la poste), je m'empresse de vous annoncer que les affaires de Montevideo s'arrangent. Le Gouvernement a réintégré dans leur couvent les sœurs du Bon Pasteur et ne les inquiétera plus. *Deo gratias!*

20 septembre 1885,

Bien que nous soyons fort loin, notre cœur a ressenti profondément la perte de l'Eminentissime Cardinal Laurent Nina, notre protecteur. Le 14 septembre, nous avons célébré un service solennel dans l'église de la paroisse. Les enfants des deux sexes qui fréquentent nos écoles ont fait la sainte Communion pour le repos de l'âme de l'illustre défunt, et les prières de la communauté ont été appliquées à la même intention. Vers 10 heures Dom Fagnano chanta la messe des morts, à laquelle assista Monseigneur ; environ deux cents jeunes gens du dehors étaient venus se joindre à nous. Monseigneur voulut faire lui-même l'absoute qui se fit au milieu de l'émotion de tous les assistants.

Que le Seigneur daigne récompenser de la gloire éternelle du Paradis Celui qui, sur la terre, aime les pauvres Salésiens et leur fit tant de bien.

Je termine en vous priant de m'écrire à votre tour et de prier pour

Votre affectionné  
D. ANTOINE RICCARDI.

## LETTRE DE MONS. CAGLIERO À UN BIENFAITEUR DE SA MISSION.

Nos lecteurs ont souvent rencontré dans les pages de ce *Bulletin*, deux noms bien chers à Dom Bosco et aux Salésiens, ceux de M. le comte Colle, avocat au barreau de Toulon, et de madame la Comtesse, sa digne épouse.

Non contents d'avoir déjà beaucoup donné pour les œuvres salésiennes, en général, et pour la maison de la Navarre en particulier, ces généreux bienfaiteurs ont encore voulu remettre à Monseigneur Cagliero une large offrande pour la création de son Vicariat apostolique en Patagonie.

Monseigneur a témoigné sa reconnaissance par la lettre que voici :

M. LE COMTE ET TRÈS-CHER BIENFAITEUR,

Rép. Argentine — Rio Negro  
Carmen de Patagones, 20 août 1885.

Depuis deux mois, je me trouve en Patagonie, terme désiré des aspirations des missionnaires salésiens, et constant objet des sollicitudes de Dom Bosco.

Immense carrière ouverte pour les travaux évangéliques à tous mes compagnons de mission et à moi-même, dont le Seigneur a voulu faire leur chef.

Contre toute attente, en dépit de toutes les craintes, et malgré bien des obstacles j'ai pu débarquer enfin sain et sauf sur les rives du Rio

Negro. Notre-Dame Auxiliatrice nous a visiblement protégés. Oh ! combien elle est bonne, cette Mère bien-aimée !

Les autorités civiles et militaires et les populations des deux colonies de Patagones et de Viedma, qui se trouvent aux portes de la Patagonie, m'ont accueilli avec tous les égards dus à un Prélat de la Sainte Eglise et à un envoyé du Pape.

Le Gouverneur lui-même m'a très-courtoisement reçu et, plus courtoisement encore, il m'a rendu visite dès le lendemain, en me promettant tout son appui pour la mission.

Le bien à faire ici est immense et nombreuses sont les âmes à sauver ; pauvres âmes ! elles ignorent encore leur Dieu et le grand mystère de notre rédemption.

Les sauvages viennent à nous avec respect et vénération ; ils sont bien intimement convaincus que nous sommes envoyés par Dieu pour leur salut spirituel et temporel.

Mon premier soin a été de chercher en ce vaste désert quelque fleur à vous offrir, à vous et à votre digne épouse, comme un témoignage de ma reconnaissance et de mon affection.

Le 16 courant, jour de la fête de Léon XIII, notre savant pontife, j'ai eu la consolation de donner le nom de Joachim au fils du cacique Liciful d'Angol, en célébrant le baptême solennel d'un assez grand nombre d'indiens ; et, le 7 du même mois, j'avais pu déjà donner au saint baptême, à un autre indien, les prénoms de M. le comte Collo, Louis Fleury.

Recevez donc cette première fleur cueillie dans le champ évangélique qui m'est confié, recevez cette humble fleur avec la même satisfaction et la même joie que j'éprouve à vous l'offrir et souvenez-vous dans vos prières de votre nouveau filleul de Patagonie ; souvenez-vous aussi que moi, mes salésiens et notre mission nous avons un très-grand besoin de prières et de communions.

Je vous salue avec un affectueux respect dans le Seigneur, vous et madame la Comtesse, et vous souhaite de nombreuses années de santé et de bonheur, pour le bien de notre Congrégation et de notre chère mission.

Recevez ma bénédiction pastorale et croyez-moi, comme je suis heureux de me dire, en Jésus-Christ,

*Votre très-reconnaissant serviteur,*

✠ JEAN évêque de Magido

Vic. apostol.

## GRACE DE NOTRE-DAME AUXILIATRICE.

Mondovi, 22 septembre 1835.

RÉVÉREND PÈRE D. BOSCO,

Pour la gloire de Dieu et de Notre-Dame Auxiliatrice, je viens vous faire connaître les faits suivants, en vous priant de vouloir bien les publier.

Dieu permit que dans les premiers jours de janvier de cette année, je fusse prise d'une maladie

tellement violente, qu'en peu de jours je fus réduite à l'extrémité. Je reçus les derniers Sacrements et restai plusieurs jours dans un état déplorable et très-dangereux, car ma langue s'étant enflée, les violents efforts que je faisais pour vomir me la firent sortir de la bouche, sans qu'il me fût possible de la faire rentrer pendant quelque temps ; puis quand elle fut rentrée, mes dents se serrèrent de telle façon qu'il était impossible de faire passer même une goutte de liquide. Après avoir été dans cet état pendant plusieurs jours, il se produisit une légère amélioration, mais je retombai bientôt dans la même situation. Les saignées répétées, la fièvre qui me tourmentait chaque jour, les palpitations de cœur, m'affaiblirent tellement la voix que, pendant huit mois, je pouvais à peine me faire entendre. Dans une si triste position, je ne trouvais de soulagement que dans mes larmes. Mais ma peine s'accrut bien davantage quand, au mois de juin, ayant essayé, avec la permission du médecin, de sortir de mon lit ; je m'aperçus que non seulement je ne pouvais faire un pas, mais qu'il m'était impossible de me tenir debout. C'était l'effet d'une inflammation opiniâtre de l'épine dorsale et de la contraction des nerfs. Quelqu'empresés et vraiment charitables que fussent les soins dont le médecin m'entourait, je n'éprouvais cependant aucune amélioration. Quand je voulais essayer de faire un pas, il me fallait trois personnes : deux pour me soutenir et une autre pour me porter les pieds en avant !... Tout ce que pouvait suggérer l'art de la médecine fut vainement mis en œuvre. On attendait la saison chaude pour me faire prendre des bains, mais ceux-ci ne m'apportèrent aucun soulagement... Me voyant à la fleur de l'âge privée de forces et incapable de faire un pas, je perdis tout espoir de guérison et tombai dans un découragement voisin du désespoir.

Cette situation désolante excitait la compassion de tous ceux qui venaient me visiter. Les bonnes sœurs dominicaines, chez lesquelles j'habitais, priaient et faisaient prier Dieu d'avoir pitié de cette pauvre malheureuse. Malgré ma faiblesse, je priais aussi la Très-Sainte Vierge de m'obtenir au moins la grâce de pouvoir me lever et marcher. Mais il semblait que le Seigneur, pour éprouver ma foi, ne voulût pas m'écouter. Enfin l'on m'engagea à me recommander à Notre-Dame Auxiliatrice, vénérée dans son sanctuaire du Valdocco à Turin, et madame la Supérieure eut l'heureuse idée de demander un triduum de prières dans ce même sanctuaire. Ce fut un prêtre qui se chargea de vous prier de me donner votre bénédiction et de faire célébrer un triduum de prières à Notre-Dame Auxiliatrice, avec la bénédiction du Très-Saint Sacrement, vous demandant de vouloir bien me faire connaître les jours et l'heure de ces prières, afin que les sœurs et moi nous pussions nous y unir en esprit, en adressant nos supplications à la Très-Sainte Vierge.

Vous eûtes la bonté, mon révérend Père, de me faire répondre que vous m'envoyiez de grand cœur la bénédiction demandée, m'assurant le secours de vos prières ; que le triduum commence-

rait le jeudi suivant 27 août, à 7 h. 1/2 du soir, que je m'unisse aux prières avec une ferme espérance et une entière confiance dans la bonté de la Très-Sainte Vierge, et que je serais certainement exaucée.

Après avoir pris connaissance de votre lettre, mon cœur s'ouvrit à la plus vive confiance en Notre-Dame Auxiliatrice. Selon le conseil qu'on m'en avait donné, je me proposai de réciter chaque soir du triduum, et à l'heure indiquée, avec les sœurs réunies dans ma chambre, neuf *Ave Maria*, en ajoutant à chacun : *Maria Auxilium Christianorum, ora pro nobis, le Souvenez-vous* et terminant par l'acte de foi. On plaça au milieu de bougies allumées une photographie de Notre-Dame Auxiliatrice, de manière que je pusse la voir facilement de mon lit, et c'est devant elle que nous fîmes pendant les trois jours les prières susdites.

J'étais pleine de confiance, ainsi que les sœurs. L'une d'elles priaît avec tant de foi et avait une si ferme espérance, qu'une personne étant venue m'apporter, de la part du médecin, une chaise à roulettes, elle lui dit en toute simplicité qu'elle pouvait la garder, que grâce à l'intercession de la Très-Sainte Vierge je n'en aurais pas besoin ; et, en effet, je n'eus pas à m'en servir. Le samedi venu, le médecin me fit sa visite ; il ne trouva aucun changement et s'en alla sans pouvoir prédire rien de bon à mon sujet.

Le lendemain, dimanche 30 août, vers le soir, les personnes présentes s'aperçurent que ma voix était devenue plus libre et sonore ; je me sentais guérie. Je fus saisie alors d'une agitation telle que madame la Supérieure chercha à me calmer et m'exhorta à prier. Je passai la nuit suivante dans la même agitation et m'étant endormie vers le matin, j'eus le songe que je vais vous raconter : — « Il me semblait que je marchais sans aucun soutien, et comme soulevée de terre à la hauteur d'une palme. Au même moment, madame la Supérieure se présenta à moi et je me hâtai d'aller à sa rencontre. Mais elle me dit : arrête-toi et tais-toi ; j'ai ici l'arrêt qui te concerne ; et, en disant ces mots, elle ouvrit un papier qu'elle tenait à la main et lut : la Très-Sainte Vierge t'obtient la grâce que tu désires, mais à la condition que tu ravives ta foi. Elle t'avertit, en outre, que tu auras encore à supporter bien des douleurs, qu'une grande sensibilité de cœur te rendra plus pénibles. Continue à réciter le *Souvenez-vous* du grand St. Bernard. »

Après ces derniers mots, je m'éveillai fortement émue ; je me recommandai à la Très-Sainte Vierge et la suppliai de faire que mon rêve devînt une réalité. Je voulais écrire à l'instant même tout ce qui s'était passé, mais je ne le pus. M'étant rendormie, j'eus pour la seconde fois le même songe. M'étant réveillée une deuxième fois, je m'endormis encore, et, pour la troisième fois, le même songe se représenta à mon imagination. Dès qu'il fit jour, je demandai à parler à madame la Supérieure, je lui racontai mon rêve, auquel, par prudence, elle me dit de ne pas ajouter foi. Je lui demandai la permission de me lever ; mais elle

ne me l'accorda pas pour le moment, elle me la promit pour l'après-dîner, et me recommanda de prier de tout mon cœur la Très-Sainte Vierge. Cependant je sentais mes forces revenues, ma voix était claire ; et sans en parler à personne, m'étant vêtue promptement, j'essayai de me dresser sur mon lit et, à ma grande surprise, m'étant mise debout je fis tranquillement deux pas sur mon lit !... La grâce était obtenue !... Je pleurai de joie ; je me sentis renaître. Une personne loin de ce lieu, qui connaissait ma pénible maladie et les prières adressées à Notre-Dame Auxiliatrice ; mais ignorait complètement le changement qui venait de s'opérer en moi ce jour même, se sentit attirée vers moi de bon matin, comme par une force irrésistible, persuadée qu'elle me trouverait guérie et me verrait marcher, ce qui eut lieu en effet.

Après-midi, avec la permission de madame la Supérieure, je me levai et, le cœur inondé de joie, à la grande admiration des assistants qui connaissaient parfaitement mon premier état, je marchai librement sans aucun appui, je parcourus agilement le corridor avec le long dortoir qui le suit ; il me semblait vraiment marcher soulevée de terre, comme je l'avais rêvé la nuit précédente.

Je pus dès lors, avec la même agilité, me mouvoir, marcher, monter et descendre les escaliers. Et maintenant, après être restée huit mois dans l'impossibilité absolue de faire un pas, même de me tenir debout, je m'écrie dans la joie de la reconnaissance : « Je suis guérie par un miracle de Notre-Dame Auxiliatrice. » Le médecin, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, étant venu pour me voir quelques jours après, me trouva près de la porte de sortie et resta tout interdit, se demandant si c'était moi ou un fantôme revêtu de mes apparences, qui apparaissait à ses regards. Tous ceux qui m'ont vue n'ont pu et ne peuvent s'empêcher de s'écrier : Miracle, miracle de la toute-puissante intercession de la Très-Sainte Vierge Secours des Chrétiens.

Grâces infinies soient donc rendues à l'Auguste Reine des Cieux, qui a daigné combler de ses bienfaits son indigne servante, qui lui promet désormais une dévotion sincère et une reconnaissance éternelle.

Comme gage de cette promesse et en action de grâces, j'ai l'honneur de vous adresser, mon révérend Père, une modeste offrande pour la décoration de ce sanctuaire, en demandant à Marie, Secours des Chrétiens, de me continuer sa protection et de m'obtenir surtout le salut de mon âme et le bonheur du Paradis.

Recevez, mon révérend Père, mes plus vifs remerciements et continuez à prier pour moi qui suis heureuse de me dire

Votre très-obéissante et dévouée servante,

MARIE ANTOINETTE.

## LE CONGRÈS EUCHARISTIQUE

de Fribourg.

Le Congrès eucharistique, dont les séances ont eu lieu dernièrement à Fribourg, nous fournit une fois de plus l'occasion de mettre en évidence l'esprit profondément religieux, qui anime ce peuple catholique. Organisée dans le but de faire suite aux congrès de Lille, d'Avignon, de Liège, la réunion de Fribourg ne l'a cédé en rien pour la splendeur, à celles qui l'avaient précédée: un grand nombre de notabilités catholiques de France, de Belgique, d'Italie, d'Espagne, s'étaient donné rendez-vous dans la cité du bienheureux Pierre Canisius, dans le but de travailler à la gloire de Dieu et à l'extension du règne de Jésus-Christ présent dans le saint Tabernacle.

Sa Sainteté Léon XIII avait daigné encourager la pieuse entreprise par un bref élogieux adressé à Monseigneur Mermillod, président du Congrès et du comité permanent des œuvres eucharistiques. Pendant l'espace de trois jours, environ 500 personnes, tant prêtres que pieux séculiers de tous pays, ont pris part aux délibérations concernant les œuvres qui ont pour objet la cuite du Très-Saint Sacrement, et ont émis à ce sujet de salutaires résolutions. Nous avons entendu, tour à tour, les représentants de la République de l'Equateur nous parler de l'admirable consécration nationale de ce généreux peuple et de ses gouvernants au Sacré-Cœur de Jésus; les représentants italiens nous retracer le tableau des miracles et des œuvres eucharistiques sur la terre privilégiée d'Italie, et, en particulier, le R. P. Sanna-Solaro, qui nous a édités par l'éloquente énumération des œuvres eucharistiques de Turin. Les représentants de la Belgique, notamment les RR. PP. Verbeke et Tesnière, nous enflammèrent par leur parole apostolique; les représentants de la France, parmi lesquels on distinguait le R. P. Delaporte, M. le chanoine Didiot, doyen de l'Université de Lille, le R. P. Régnauld, directeur de l'Apostolat de la prière, le R. P. Gros, mariste, M. l'abbé Le Rebours, curé de la Madeleine à Paris, et tant d'autres illustres orateurs et zéloteurs d'œuvres de piété, nous firent entendre de substantiels discours et nous communiquèrent leurs espérances, fondées sur les promesses de Celui qui a dit: *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie.*

On ne saurait imaginer rien de plus consolant pour l'âme, que ces saints exercices, cet échange mutuel de pensées entre tant d'hommes animés de l'esprit des Apôtres, tous unis dans les mêmes sentiments d'amour envers le Dieu de l'Eucharistie. Les pieuses assemblées étaient encore rehaussées par la présence de tous les Evêques de la Suisse, dans la personne de Monseigneur Mermillod, Evêque de Lausanne et Genève, de Monseigneur Lachat, Archevêque de Damiate et administrateur apostolique du Tessin, de Monseigneur Egger, Evêque de Saint-Gall, de Monseigneur Fiala, Evêque de Basilée, de Monseigneur Jardinier, Evêque de Sion, de Monseigneur Bagnoud, Evêque de Be-

thlém et abbé de St. Maurice, de Monseigneur Rampa, Evêque de Coire.

Le Congrès était, en outre, honoré de la présence de Monseigneur l'Archevêque de Cagliari et de Monseigneur l'Evêque de Luxembourg, ainsi que de celle de plusieurs prélats mitrés, au nombre desquelles Mgr. Schiapparelli de Turin.

Entre les délibérations, il y avait des cérémonies publiques, des prières, l'adoration diurne et nocturne du Très-Saint Sacrement. Mais cette fête arriva à l'apogée de sa splendeur dans la journée du 13 septembre, dite la journée des hommages. Au jugement de tous les nobles hôtes qui assistaient à cette glorification publique de la Très-Sainte Eucharistie, il était bien rarement donné de voir une manifestation aussi consolante de la foi catholique au milieu de la tristesse des temps modernes. On aurait été tenté de prendre ce magnifique spectacle pour une vision du moyen âge. Tout un peuple était accouru pour faire escorte au Très-Saint Sacrement, dans sa procession triomphale à travers les rues de la cité splendidement ornée. Le gouvernement avait mis sous les armes un détachement de troupes; la cavalerie ouvrait la marche; l'artillerie tonnait et le concert majestueux des cloches de la collégiale et des seize églises ou chapelles de la ville dominait l'harmonie des fanfares militaires. Devant le Très-Saint Sacrement marchait la troupe innombrable des enfants des écoles, les membres des sociétés civiles et des congrégations religieuses, avec les bannières des antiques corporations du xiv siècle, mélangées avec les étendards des associations modernes et les enseignes des étudiants suisses du Pius-Verein, des cercles catholiques. Venaient ensuite les ordres religieux, milice sacrée, toujours si nombreuse à Fribourg, malgré les proscriptions des précédents gouvernements révolutionnaires; et enfin plus de 500 ecclésiastiques, suivis des prélats et des vénérables Evêques.

Monseigneur Lachat portait l'ostensoir sous un magnifique dais, entouré de l'antique Confrérie du Très-Saint Sacrement, derrière lui marchaient les autorités civiles de tout rang, depuis les membres éminents du Gouvernement, les députés, les magistrats de l'ordre judiciaire, jusqu'aux membres des 300 municipalités du Canton, suivis d'une multitude innombrable de peuple avec les étendards nationaux, et les corps de musique accompagnant de leurs accords les hymnes et les chants religieux.

C'était un spectacle véritablement émouvant que celui de 10,000 hommes armés de leur chapelet, marchant dévotement la tête découverte à la suite de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ce divin Sauveur était vraiment en ce jour l'objet des adorations et de l'amour de son peuple, comme Roi et Chef des institutions sociales, aussi bien que des âmes et des familles. Lorsque toute cette multitude se fut rangée devant l'autel, dressé sur la plus grande place de la ville, en face des bastions et au pied de l'amphitéâtre des Alpes, éclairées en ce moment par un soleil resplendissant, Monseigneur Mermillod, dominé par une émotion irrésistible, ne put s'empêcher de donner un libre cours à

l'enthousiasme dont son âme était remplie, et il nous fit entendre une de ces improvisations qui font penser à saint Jean Bouche d'or.

« Quelle vision des choses célestes ! — s'écria-t-il ! — Notre-Seigneur Jésus-Christ est vraiment le Roi acclamé et adoré par un peuple tout entier. Un spectacle unique au monde s'offre en ce moment à nos yeux. Ah ! je me proclame fier et heureux d'être à la tête d'un tel peuple, l'Evêque d'un tel pays. Vous avez eu vos fêtes populaires — ajouta, de plus en plus ému, l'illustre prélat — vous avez eu vos grandes manifestations catholiques ; mais que sont-elles en comparaison de cette immortelle journée, présidée par mon Dieu, par mon Sauveur, par Jésus-Christ présent dans l'Hostie, le Roi immortel des siècles ? »

Je vous ai cité quelques paroles de cette chère improvisation, uniquement pour vous montrer à quel point Monseigneur se sentait ému. Pas un œil qui ne fût mouillé de larmes ; mais nos hôtes étrangers, surtout, ne pouvaient réprimer leur émotion en face d'une manifestation que l'on pourrait dire unique au monde ; ils pensaient à leur pays, à l'ingratitude de tant de nations envers Celui qui les a tirés de l'esclavage, et ils voyaient ici magistrats et peuples rendre un hommage social au Dieu de l'Eucharistie ; c'était un tableau vivant de la restauration du règne de Jésus-Christ.

Il y eut un moment particulièrement sublime, ce fut celui où, répondant à l'invitation de l'Evêque, tous les assistants jurèrent *fidélité à notre Seigneur Jésus-Christ*. Vingt mille poitrines poussèrent ce cri : « Soit loué, adoré, aimé et remercié Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le T.-Saint Sacrement de l'autel.

Puis, quand Monseigneur Lachat éleva l'ostensoir pour donner à tout ce peuple à genoux la bénédiction solennelle, quel instant sublime ! Le canon saluait de sa voix retentissante, les tambours battaient, les troupes présentaient les armes. C'était l'hommage national du canton de Fribourg au Dieu de l'Eucharistie.

C'est ainsi que se terminèrent les fêtes du Congrès Eucharistique. J'oubliais de vous dire que le matin, après une nuit passée en prières aux pieds du Très-Saint Sacrement, les fidèles de Fribourg s'étaient en grand nombre approchés de la Table eucharistique dans l'église Notre-Dame, pendant que, dans toutes les paroisses du canton, de nombreuses communions inauguraient dignement cette grande journée.

Dans une lettre pastorale lue le dimanche suivant dans toutes les chaires du diocèse, Monseigneur l'Evêque de Lausanne et Genève donne une nouvelle expansion aux sentiments de joie et de consolation qui débordent de son âme. Permettez-moi de vous en citer un passage qui me paraît résumer dignement cette journée, dont le souvenir restera à jamais ineffaçable.

« Personne, parmi les témoins de cette scène — lisons-nous dans ce document épiscopal — ne pourra jamais l'oublier. Vos arrière-neveux, en parcourant nos Annales, se sentiront émus au souvenir de cette journée, qui a vu la foi et le patriotisme s'incliner devant le Dieu de nos Autels.

Vous étiez là auprès de nos hôtes bien-aimés, vous, représentants de tous les districts du canton, hommes de tout âge et de toute condition, portant les enseignes nationales. Nos étendards, victorieux dans les siècles passés, flottaient à côté des jeunes étendards de nos associations ouvrières, auprès de ceux de la jeunesse catholique, des étudiants suisses et des enseignes de notre confrérie du T.-S. Sacrement. Il était bien là le peuple fribourgeois, uni à son clergé, aux dépositaires de l'autorité civile, aux législateurs, aux magistrats, tous convaincus que les nations fortes sont celles qui savent unir ensemble la foi et la liberté, la religion et le patriotisme ; celles qui veulent que Jésus-Christ soit comme la pierre angulaire de toutes les institutions sociales. Ce cortège, tour à tour gracieux et solennel, cet acte de consécration, ces voix mâles acclamant l'Eucharistie, ces mains soulevées par l'enthousiasme, ce serment spontané d'un peuple à genoux devant Jésus-Christ et promettant fidélité au Libérateur des âmes et du monde, tout cela restera comme un fait d'une grande importance dans notre histoire ; et ce fait sera pour notre pays une sauvegarde et une bénédiction. »

L'effet produit en Suisse par ces fêtes a été immense. Un journal de Saint-Gall disait l'autre jour : « Des manifestations de cette nature ne sont possibles qu'à Fribourg. » L'un des membres du gouvernement bernois, ayant rencontré à Berne le jour suivant le président du gouvernement fribourgeois, lui dit : « Je n'aurais jamais cru que des faits semblables pussent se produire aujourd'hui en Suisse. Quel canton est le votre ! Comme vous savez le diriger ! » Et il est bon de noter que celui qui parlait ainsi est un radical.

(Traduit de la *Civiltà Cattolica* — trente-sixième année — Série XII — Vol. XII — Livraison 849.)

## LES SŒURS CATHOLIQUES et les conditions sociales.

La *Pall Mall Gazette*, feuille protestante, qui s'est rendue fameuse, il y a quelques mois, par ses révélations sur les « infamies de Londres, » a publié sur les diverses Congrégations de Sœurs, que possède l'Eglise catholique, un article méritant d'être signalé comme un aveu précieux.

« L'histoire des congrégations de femmes du Catholicisme — écrit le journal en question — n'a pas encore été écrite, et il est bien difficile de soulever le voile de modestie et d'humilité dont toutes les sœurs catholiques ont soin de recouvrir tout ce qui pourrait leur attirer des louanges.

» On ne connaît même pas à Rome, d'une manière exacte, le nombre des religieuses dont peut se glorifier l'Eglise catholique dans l'étendue de l'univers. Seuls les Evêques peuvent, chacun dans leur diocèse, savoir combien il y en a sous leur juridiction.

» En France il y en a probablement plus de cent mille ; et là, malgré la néfaste influence d'un

gouvernement antireligieux, elles maintiennent en vigueur les habitudes de cette vie spirituelle et laborieuse, qui a tant contribué à élever le niveau moral de l'Europe.

» Le monde est de plus en plus convaincu de la nécessité de combler l'abîme qui existe entre le riche et le pauvre. On fait des tentatives, peu dépourvues d'égoïsme, assurément, pour établir des courants sympathiques entre les classes élevées et le peuple. Et, en même temps, on oublie qu'il y a des millions de femmes, la fleur de notre société, qui travaillent avec le plus heureux résultat à la réconciliation du travail avec le capital, à l'accord de l'ignorant avec le savant, à l'union de l'homme avec Dieu.

» On trouve un magnifique exemple de ce que nous avançons dans les *Petites Sœurs de l'ouvrier*, fondées depuis peu en France, qui accomplissent principalement leur mission dans les fabriques et les grandes usines, où ces *Petites Sœurs* s'efforcent de réparer par leur charité les suites de la négligence et de la brutalité des patrons ou des contre-maitres, et de tenir en quelque façon la place de ceux-ci, mais toujours à l'avantage des pauvres et des abandonnés.

» Ces *Petites Sœurs* se chargent de préférence des femmes et des enfants, elles font bâtir des maisons pour les ouvriers, font pénétrer et entretiennent dans les masses de nobles et utiles sentiments de piété et d'économie, et, par la magique influence de leur charité, elles sont accueillies comme des anges de salut dans de nombreux centres d'ouvriers.

» Chaque Congrégation mériterait une monographie à part; mais nous nous bornerons à donner une idée générale de ce que peut et sait obtenir le zèle ardent et éclairé de ces admirables femmes.

» La devise de saint Vincent de Paul était la *charité*, ce fut elle qu'il imposa comme règle aux sœurs, et celles-ci eurent de nombreuses imitatrices... Nous ne savons si nos lecteurs ont quelquefois vu les *Petites Sœurs des pauvres*, quand elles vont de porte en porte dans les maisons des riches demander du pain pour leurs pauvres; mais nous voudrions qu'ils allassent voir, dans leurs maisons, comment ces *Petites Sœurs* servent avec tendresse les pauvres vieillards confiés à leurs soins.

» D'autres Congrégations plus anciennes concourent à ces œuvres saintes et sublimes.

» A Paris seulement on en compte quatrevingt huit; et probablement il n'y a pas de ville et de village où il n'y ait quelques unes de ces religieuses qui enseignent par la parole, et plus encore par les œuvres, bien autrement éloqu岸tes, les saintes vertus de l'égalité, de la fraternité et de la véritable liberté.

» Les Sœurs de la charité n'ont pas, comme d'autres Congrégations, de servantes ou sœurs converses. Provenant de toutes les classes sociales, ces Sœurs sont toutes parfaitement égales dans l'accomplissement de toutes les charges et une Howard, une Montalembert ou une Caraffa sont également destinées à nettoyer les appartements, à faire la cuisine, à laver et à soigner les

petits enfants, comme la dernière fille du peuple.

» Ces Sœurs ont trouvé la source de la vraie fraternité: et elles seules, peut-être, ont vraiment compris la liberté, depuis qu'elles ont su se délivrer du fardeau de l'égoïsme et de la captivité du conventionalisme humain. »

## CONVERSION ET ZÈLE des catholiques anglais.

L'Angleterre et l'Irlande nous donnent le consolant spectacle de jeunes gens et de jeunes filles qui, pour se convertir au catholicisme, s'exposent à la colère de leurs parents et souffrent d'être deshérités et même maudits par eux.

Un jeune homme converti dernièrement recevait de son père une pension annuelle de 400 livres sterling, c'est-à-dire 10,000 francs, pour s'amuser à Paris, et, avec le temps, devenir avocat. Dès que le père eut appris sa conversion, il refusa de donner même un centime à son fils, qui fut obligé de se faire maître d'école pour gagner de quoi vivre.

Une jeune fille de quinze ans, ayant été éclairée sur la vérité par un vénérable prêtre, et touchée de la grâce de Dieu, résolut d'embrasser la religion catholique. Son père, officier de haut grade dans l'armée des Indes, était absent. La mère ne voulut pas pousser le fanatisme jusqu'à repousser et maudire sa propre fille, de sorte que celle-ci continua à vivre avec sa mère, envers laquelle elle se montrait de plus en plus obéissante et respectueuse. Un jour une lettre vint qui annonçait le retour du père. La jeune fille était bien un peu inquiète, mais la joie de revoir son père l'emportait sur l'inquiétude. Le retour du père s'effectuait à une heure avancée de la nuit.

Dès qu'il eut entendu parler de sa conversion, il lui ordonna de sortir de la maison à l'instant même, sans avoir aucun égard à ses caresses et à ses larmes. Minuit sonnait.

La pauvre jeune fille dut parcourir seule un grand nombre de rues, avant d'arriver à la maison du vieux prêtre, entre les mains duquel elle avait fait son abjuration. Elle ne parvint à se faire entendre qu'à une heure et demie. Quand le prêtre se fut levé et eut ouvert la porte, il la trouva si abattue par l'anxiété et l'émotion et tellement transie de froid, qu'elle ne pouvait parler. Il la fit immédiatement conduire chez les sœurs du Bon Pasteur. Là la jeune fille fut reçue à bras ouverts et on lui prodigua les soins les plus tendres. Après quelque temps, elle fut reçue parmi les sœurs et envoyée sur le continent, dans l'espoir de raffermir sa santé. Mais il était trop tard. Après quelques mois de souffrances, supportées avec une angélique résignation, elle s'endormit dans le Seigneur. Elle avait accompli sa seizième année. L'émotion éprouvée la nuit dans laquelle son père l'avait chassée de sa maison, au moment



où, par ses affectueuses caresses, elle lui témoignait la joie de le revoir après une longue absence, lui avait brisé le cœur et l'avait tué.

Brillante fleur de la terrestre Jérusalem, elle fut coupée avant le temps, pour qu'elle allât plus tôt reposer sur le sein du céleste époux.

## LETTRE DE PATAGONIE.

Nous pensons être agréables à nos lecteurs en publiant la lettre suivante, bien qu'elle contienne certains détails qui se trouvent déjà dans les lettres précédentes. Nous la publions parce qu'elle renferme diverses remarques scientifiques et qu'elle donne la connaissance la plus exacte des pays qu'elle décrit.

Patagones, 20 août 1885.

*Cher monsieur le Directeur,*

Le vif intérêt que vous avez toujours montré pour notre progrès dans les sciences, comme aussi la reconnaissance que j'éprouve pour tant de bienfaits dont vous m'avez comblé, pendant les trois années que j'ai eu le bonheur de passer avec vous, cher Dom Barberis, à Saint Bénigne, m'engagent à vous adresser les quelques notes que j'ai pu prendre depuis que je suis ici.

Je ne vous parle pas de Buenos-Ayres, car je n'ai guères pu m'y occuper d'observations, et d'ailleurs vous connaissez déjà ce que je pourrais vous en dire. Deux mots seulement au sujet du beau ciel qui se présente à nos yeux, quand, à la nouvelle lune, la nuit est sereine et sans nuages. Le fond est d'un beau bleu semblable à celui de notre pays, mais ici pourtant, il brille de plus belles et plus nombreuses étoiles. En effet, sans être privés de la vue des plus brillantes de celles que l'on voit là-bas, comme Orion, Sirius et autres semblables, nous en avons un grand nombre dont l'éclat ne le cède pas à celles-ci et qui ne sortent jamais de notre horizon, telles sont la fameuse Croix du sud, les deux étoiles principales du Centaure, qui sont à côté d'elle; le Navire avec sa proue resplendissante, et la brillante Alpha d'Éridan avec beaucoup d'autres. On remarque ensuite la grande et la petite Nébuleuse, qui sont entourées d'une masse de très petites étoiles semblables à celles de la Voie Lactée, mais leur forme et la couleur sombre qu'elles présentent, les font ressembler à de petits nuages qui scintillent d'autant plus que le ciel se montre plus clair.

Le deux juin, alors que l'on célébrait à Turin la belle fête de Notre-Dame Auxiliatrice, je m'embarquai à Buenos-Ayres avec Dom Fagnano pour me rendre à Patagones. Je vous exposerai brièvement ce que j'ai pu observer de particulier dans ce trajet, ayant eu la bonne fortune de n'éprouver aucun des inconvénients de la mer.

Pendant toute la traversée un assez fort vent du sud ou du sud-est scuffla sans interruption; bien qu'il ralentit un peu notre marche et rendit la mer quelque peu houleuse, il nous était cependant

d'une certaine utilité, en nous préservant des effets de la brise de mer.

Quand celle-ci n'est pas maîtrisée par d'autres vents, elle est assez forte et peut devenir aussi dangereuse que tout autre vent soufflant de la mer, à cause des grands changements qu'elle produit dans les nombreux bancs dont ces côtes sont parsemées, et parce qu'elle pousse peu à peu les bâtiments à la côte pendant la nuit. Ce serait extrêmement dangereux, à cause des bancs dont je viens de parler et qui s'étendent jusqu'à plusieurs milles au large, recouverts d'eau, mais seulement à une profondeur qui varie de trois à cinq mètres selon les endroits.

Pour conjurer le grave péril de rester ensablés au milieu de la nuit avant d'arriver à la baie de *Bahia-Blanca*, ou d'accoster à la côte de Patagonie, nous dûmes rester à l'ancre en haute mer, et à une distance telle que c'était à peine si, à la naissance de l'aube, on pouvait apercevoir la terre comme un petit point à l'horizon.

Ce qui excita le plus mon étonnement dans le trajet de Buenos-Ayres à Bahia, ce fut de voir les multitudes d'oiseaux de mer qui peuplent ces immenses et houleuses plaines. Les espèces dominantes sont les mêmes que celles que l'on voit sur nos plages, mais parmi elles on remarque de très-grandes variétés, et même des espèces que je ne me souviens pas d'avoir jamais vues dans nos musées. Il est certain qu'en parcourant ces plages à son aise, on pourrait recueillir trente ou quarante individus offrant de notables variétés.

Je ne puis vous fournir une description plus précise, parce qu'à l'approche du bâtiment, ces oiseaux, après une petite course sur l'eau, s'envolaient précipitamment soit pour se poser de nouveau après notre passage, soit pour continuer à nous précéder pendant des heures entières, se posant sur l'eau de temps en temps, jusqu'à ce que notre approche les dérangéât de nouveau.

En entrant à Bahia pour la première fois, je pus voir le vrai champ des Panipas; il est entièrement inculte, plus ou moins sablonneux selon les endroits, et naturellement ne produit que deux ou trois sortes d'arbustes ou buissons épars çà et là. Entre ceux-ci, de distance en distance, on aperçoit une espèce d'herbe très-haute, de nature très-forte; dès qu'elle est un peu vieille elle n'est plus mangeable, même pour les animaux qui en font leur nourriture ordinaire; comme cette plante gêne les ouvriers qui vont couper du bois, un jour ou deux avant de se mettre à l'ouvrage, ils y mettent le feu. C'est un assez beau spectacle, surtout la nuit, de voir comment l'élément destructeur se propage en prenant d'immenses extensions; puis il paraît s'éteindre et il cesse réellement de brûler dans les endroits où il a déjà consumé tout ce qui lui offrait un si facile élément de combustion, mais peu à peu il se communique à d'autres touffes de la même plante et il reprend sa marche avec une nouvelle ardeur. Dès la première nuit que nous étions ancrés dans le port de Bahia-Blanca, il nous fut donné de voir un de ces incendies. C'était dans un île de la baie, assez éloignée du point de notre mouillage, de

sorte que cela nous produisait l'effet d'une lumière très-vive, qui aurait surgi à l'horizon et dont la couleur était très-singulière, à cause de la combustion des sels qui devaient être déposés sur ces plantes. Si la direction dans laquelle nous apercevions cette clarté eût été celle du sud, il est probable qu'à première vue nous l'eussions prise pour le commencement d'une de ces aurores australes tant vantées.

La baie de Bahia-Blanca est immense ; elle en comprend plusieurs autres plus petites dont quelques unes sont cependant d'une grandeur considérable. A basse mer on voit surgir de toutes parts des îlots de plus ou moins d'étendue couverts de vase, comme, du reste, toutes les côtes de la baie. On jouit d'un beau coup d'œil quand, à la mer montante, tous ces bancs se recouvrent d'eau ; la baie présente alors une surface unie, qui en fait ressortir la magnifique étendue.

Nous sortîmes de ce port par l'unique chenal navigable, indiqué aux navigateurs par sept bouées, et deux heures plus tard nous étions hors du golfe. Nous vîmes de nouveau paraître, en plus grand nombre encore, les oiseaux qui nous avaient accompagnés lors de notre arrivée, mais à ceux-ci s'en étaient joints d'autres d'une espèce fort curieuse ; ils n'étaient pas plus gros qu'un poulet et ne paraissaient couverts que d'un court duvet. Les ailes étaient représentées par deux membranes, qui leur servaient à nager et à sauter sur la surface de l'eau ; ils étaient de couleur rousse et ne se laissaient pas approcher ; ils faisaient quelques sauts sur l'eau, puis se précipitaient perpendiculairement pour ne reparaitre qu'après un temps assez long. En les observant dans leur descente, je pus reconnaître clairement la membrane jaunâtre qui joint leurs doigts. J'espère trouver une occasion de prendre quelqu'individu de cette espèce pour pouvoir l'embaumer.

Le lendemain de notre départ de Bahia, à notre réveil, nous nous trouvâmes en face de la Patagonie. Dès l'aube nous allâmes, en côtoyant, jusqu'à l'embouchure du Rio Negro, qui ne se distinguait que par l'agitation des flots à cet endroit.

Vous pensez peut-être que cette agitation était causée par le choc du courant du fleuve contre les eaux de la mer, mais il n'en était pas ainsi, car à ce moment la mer montait et refoulait le courant à une assez grande distance. La véritable cause en était le brisement des flots contre les grands bancs de sable formant ce qu'on appelle la *Barre*, laquelle rend l'entrée très-dangereuse aux navires. Il est vrai que dans la direction du courant principal du fleuve, un chenal d'assez grande profondeur se maintient pour permettre aux navires dont le tonnage n'est pas trop considérable de passer facilement ; mais quand la mer est agitée d'une façon un peu sensible, cela suffit pour déplacer les bancs et changer en même temps le cours du chenal. L'entrée se trouvant très-étroite dans quelques endroits, quelles que soient les précautions que l'on prenne, même en ayant à bord des capitaines pratiques de la passe, il est bien difficile d'arriver au but sans toucher quelque banc, quand on est assez heureux pour ne pas rester en-

sablé jusqu'à ce qu'une plus haute marée permette de se dégager.

Dans le but de venir en aide aux navigateurs dans ces parages difficiles, et de conjurer de nombreux accidents qui pourraient arriver, le Gouvernement argentin a établi sur la rive gauche un pilote avec une petite troupe de soldats de marine. Ceux-ci, quand le temps le permet, doivent aller sonder les points déterminés, et lorsqu'arrive un bâtiment, si l'entrée est possible, ils sont tenus de le guider, soit en allant prendre le commandement à bord, soit en lui faisant de terre les signaux conventionnels. Quand le pilote donne de terre le signal qu'il est impossible d'entrer, ce serait une faute grave pour un capitaine d'aller de l'avant.

Il arrive quelquefois, et le cas n'est pas rare, que les bâtiments sont obligés de perdre un ou plusieurs jours à louvoyer sans pouvoir entrer. Le *Pomone* même, vapeur assez beau, mais de dimensions peu considérables, dut, lors de son voyage du mois de mai, retourner à Bahia pour se procurer des vivres, après avoir perdu six jours de la façon que je viens de vous exposer. Je vous laisse à imaginer, après cela, ce qu'il en est des bâtiments à voiles, forcés d'attendre le beau temps, la marée haute de jour et un vent favorable.

Il est certain que si l'on pouvait faire disparaître ces inconvénients, le commerce par le Rio Negro serait beaucoup plus considérable et plus actif. Je vous dirai seulement qu'un transport de marchandises par un petit bâtiment à voiles de Buenos-Ayres ici coûte presque autant que de Gènes à Buenos-Ayres.

Mais je m'aperçois que je suis un peu long. Après avoir passé la *barre*, en deux heures de tranquille navigation sur le Rio, en ayant toujours à droite les collines et les petites vallées qui descendent du haut plateau des Pampas, et à gauche la plaine basse de la Patagonie, on arrive à Patagones.

La ville est située sur le versant d'une des collines, dont je viens de parler, ou pour mieux dire, d'un contrefort du plateau des Pampas, dont la hauteur est d'environ trente mètres, en pente vers le Rio et moins inclinée des deux autres côtés, tandis que par derrière la pente est presque nulle, et à peu de distance s'élève de nouveau pour se mettre au niveau du plateau. Au sommet il y a une belle place carrée dont le milieu est orné d'un monument en marbre blanc, avec cinq statues d'un travail qui n'est pas à dédaigner. Le vrai point culminant sur le devant de la place est occupé par la nouvelle église, par notre collège et la maison des sœurs. Toutes les maisons n'ont que le rez-de-chaussée, et les constructions récentes sont bâties en briques cuites, unies avec de la boue et du sable, ciment qui arrive à une consistance suffisante, lorsqu'il n'est pas trop exposé à l'humidité. Pourtant on voit des édifices de construction antérieure, comme la majeure partie de notre collège, dans lesquels les briques sont de boue crue : ce mode de construction requiert, il est vrai, une grande épaisseur de murailles, mais il a l'avantage de maintenir une plus grande uniformité de température.

Un fait digne de remarque, c'est que, même dans les plus petites maisons, on a soin de conserver l'esthétique; on ne néglige pas l'ornement des fenêtres et des corniches, les toits ne sont presque jamais visibles. Puis à l'intérieur de toute maison, même de médiocre condition, on trouve un petit salon avec sofa ou fauteuils, tapis à terre et sur les tables.

Pour en finir de ce qui concerne les constructions, je vous dirai encore que l'on voit dans les environs de la ville certaines maisons plus ou moins bien conservées, dans lesquelles on n'a même pas employé de briques crues, mais seulement de la boue maintenue avec quelques branches d'arbustes. Je crois qu'une de ces cabanes ferait jolie figure dans une des belles expositions d'Europe, mais comme elles ne peuvent pas se transporter, je tâcherai d'en photographier quelqu'une pour vous l'envoyer.

Entr'autres choses, et j'en aurais encore beaucoup à vous dire, je veux vous signaler l'énorme quantité d'oiseaux de toute espèce qui peuplent ces alentours; il y en a parmi eux de très-grands, comme les autruches, les hérons, les cigognes et beaucoup d'autres échassiers, il y en a aussi de très-petits, à peine plus grands que l'oiseau-mouche. On voit aussi le passereau, à peu près semblable au nôtre, et plus haut on voit passer de grandes troupes de perruquets. Il y aurait beaucoup à dire sur quelques petites espèces de mammifères très-nombreux dans les champs, mais il serait trop long de parler de tout.

Nous faisons tout notre possible pour réunir une belle collection d'animaux, et j'espère que nous réussirons à former un musée assez curieux, car le Rio Negro possède une faune très-riche. Il y a quelques jours on m'apporta un magnifique héron, ou pour mieux dire un *Butor cendré*, paré de plumes très-fines; j'en ai déjà disséqué la peau et je la conserve avec tout ce qui est nécessaire.

À présent que nous approchons de la saison plus favorable, nous ferons en sorte d'enrichir nos collections en nous occupant aussi de la flore; celle-ci, à cause de sa pauvreté, a été peu observée jusqu'à présent mais elle me paraît présenter des espèces variées, intéressantes pour la science.

Ce dont je me suis occupé le plus jusqu'ici, c'est la météorologie. Dès le lendemain de mon arrivée, j'ai commencé à régulariser les observations que l'on faisait déjà depuis plus de deux ans. J'ai enrichi l'observatoire des nouveaux instruments apportés avec moi; ils sont tous de la plus grande perfection, ayant été choisis par le célèbre père Denza, chez les meilleurs fabricants d'Europe. J'ai corrigé les petits défauts des instruments qui se trouvaient déjà ici, de sorte que, dès la seconde décade de juin, nous avons commencé à faire avec précision les observations thermométriques et barométriques, ainsi que celles de la pluie et du brouillard. Nous y avons joint ensuite les observations de l'évaporation et de l'ozone.

Me réservant de vous donner une autre fois des renseignements sur la situation annuelle de ce point, situation que je pourrai définir d'après les observations des deux dernières années, je me bor-

nerai à vous transmettre un résumé de mes observations pendant ces deux derniers mois et demi qui représentent à peu près tout l'hiver.

Pour commencer par la pression atmosphérique, je vous dirai que le baromètre a indiqué quelquefois des oscillations assez notables, car la pression moyenne étant de 759<sup>mm</sup>, elle a été le 10 juin jusqu'à 774.1, avec une moyenne pour cette journée de 773.4, alors que le 10 juillet le baromètre est descendu à 744.3, donnant une différence de 30<sup>mm</sup> dans l'espace de 21 jours.

La température est extrêmement variée, selon le vent qui souffle, ou que le ciel est plus ou moins couvert. La moyenne, pendant le temps qui me sert de base, a été de 6° 1/2 centigrades, et cependant nous avons eu une maxima de 17°<sup>7</sup> le 14 août, et ce même jour une minima de 1°<sup>4</sup>, ce qui donne une moyenne de 8°<sup>5</sup>. Nous avons eu la minima le 4 du même mois; elle a été de 3°<sup>9</sup> au dessous de zéro. Les deux extrêmes de la température se sont donc produits dans l'espace de 10 jours seulement, avec une différence de rien moins que 21°<sup>6</sup>. Rarement le froid a été assez fort pour faire geler l'eau, et la minima n'a été que 16 fois au dessous de zéro.

Mais au lieu de froid rigoureux, il règne généralement ici une grande humidité et l'air se trouvant saturé, elle se change quelquefois en pluie ou pour mieux dire en rosée.

Il nous est donné bien rarement de jouir d'un ciel serein pendant une journée entière; depuis le 10 juin jusqu'à aujourd'hui cela est arrivé jusqu'à trois fois, et ces trois journées furent suivies d'un brouillard très-épais et d'une extrême humidité à 0.99. Il y a également bien peu de jours dans lesquels on ne voie pas du tout le soleil, mais il reste à demi voilé par les nuages. Remarquez que je parle en ce moment de la saison d'hiver.

En Europe généralement la pluie succède au temps nuageux, mais il paraît qu'il en est autrement ici, car pendant les 20 derniers jours de juin, qui furent presque constamment nuageux, il ne tomba que 7<sup>mm</sup><sup>7</sup> d'eau. Pendant tout le mois suivant, également très-nuageux, il ne tomba que 25<sup>mm</sup> d'eau. Enfin dans ces derniers jours il a plu pour la première fois pendant un temps relativement long, c'est-à-dire pendant 41 heures consécutives et pourtant cette pluie n'a donné que 47<sup>mm</sup>. De sorte que dans un espace de plus de deux mois de la saison d'hiver, il n'est tombé que 79<sup>mm</sup><sup>7</sup> d'eau. La rareté de cet élément est précisément la cause principale qui rend la campagne incultivable, à l'exception des bords du Rio.

L'évaporation est aussi très-variable, comme l'humidité de l'air; il y a des jours qu'elle est presque imperceptible, tandis que pendant une journée sèche, par un fort vent de nord, elle est arrivée à 9<sup>mm</sup><sup>1</sup> en 24 heures. Pendant tout le mois de juillet il s'est évaporé 71<sup>mm</sup><sup>4</sup>, soit une superficie d'eau de la dite hauteur, alors que, comme je l'ai dit plus haut, il n'est tombé que 25<sup>mm</sup> de pluie, en sorte que l'eau évaporée a dépassé de 46<sup>mm</sup><sup>4</sup> la quantité tombée. S'il en est ainsi des jours nuageux d'hiver, qu'en sera-t-il pendant l'été?

Quant à l'air il est assez bon et riche d'oxygène, bien que nous ayons là encore à noter de très-grandes variations; l'ozonomètre, dont l'échelle va de 0 à 14 degrés, a donné une moyenne de 7.5 pour la nuit et de 5.5 pour le jour. La maxima observée a été de 10 et la minima de 1 degré, mais pour cette dernière cela n'est arrivé que deux fois et c'est tout-à-fait exceptionnel.

Je m'occupe en dernier lieu du vent, lequel présente des variations extraordinaires, soit pour la force, soit pour la direction. Il arrive qu'en quelques heures l'anémographe fait un tour complet, et que je ne puis quelquefois déterminer qu'après un temps assez long la direction du vent à cause des grandes oscillations de la girouette.

Je ne m'arrêterai pas à vous parler de la force du vent, parce que vous avez déjà appris combien il met mal à leur aise les personnes qui ne sont pas encore complètement habituées à ces phénomènes, car le vent joint à la poussière sablonneuse du pays est tellement gênant, que quiconque écrit de Patagones ne peut s'abstenir d'en faire mention.

Je termine en vous disant deux mots de nos travaux de photographie. J'ai déjà pris quelques vues parmi lesquelles la mieux réussie est celle que vous trouverez ci-jointe; elle représente quelques maisons de Patagones, vues de la tour de la nouvelle église, le Rio au milieu et, au delà, les plaines de la Patagonie, avec une ombre de Viedma. J'y joins une copie de la photographie des deux premiers indiens, que S. G. Mgr. Cagliari a baptisés, auxquels il a fait faire la première communion et qu'il a confirmés. Ces photographies ne sont cependant pas réussies au gré de mes désirs, car nous manquons de beaucoup de choses nécessaires, introuvables ici. Puis notre machine est petite et peu commode. Le seul appareil photographique, qui puisse répondre à nos besoins serait la machine photographique alpine, modèle Bardelli (rue de Rome, à Turin). J'ai dressé une petite liste des objets qui nous manquent, et j'ai l'espoir que quelqu'un de nos bienfaiteurs désireux de connaître exactement ces lieux, au moins en figure, nous viendra en aide pour la dépense. Et puisque j'en suis à vous entretenir de ce qui nous manque, je vous dirai encore qu'il nous serait indispensable d'avoir un bon *théodolite* portatif avec une paire de chronomètres, pour déterminer exactement le lieu d'où se font les observations, ce qui est nécessaire pour leur faire produire toute leur utilité. Peut-être quelqu'un de nos Coopérateurs possède-t-il un de ces instruments, sans que personne en fasse usage? Dans tous les cas, il se trouvera peut-être quelqu'un qui voudra nous en faire don, afin de nous aider à rendre quelques services scientifiques à la société, en même temps que nous travaillons à son bien moral.

Quoiqu'il en soit, parlez-en à l'occasion, et ne craignez pas d'expédier dans la crainte des frais de transport, car ces mêmes objets ici sont de très-mauvaise qualité et ils coûtent au moins 80 pour cent plus cher que là-bas.

Pardonnez-moi si ma longue lettre vous a fatigué, mais comme je ne vous écris pas souvent, je me suis dédommagé.

Bénissez-moi et obtenez-moi une bénédiction spéciale de notre cher Père Dom Bosco. Soyez certain que jamais je n'oublierai S. Bénigne, mes collègues, les étudiants, les jours heureux passés dans cette maison, non plus que nos chères études et la série de préparations par lesquelles j'ai passé pour devenir un bon missionnaire.

Votre affectionné fils en Jésus et Marie,  
ALEXANDRE DE-STEFENELLI.

## LES DEUX MOURANTS.

— Mon ami, disait à son mari expirant une femme dont le visage était baigné de larmes, il m'est bien pénible de vous faire cette communication, mais je vous la dois, parce que je vous suis sincèrement attachée. Votre dernière heure approche. Il est temps de penser à vous réconcilier avec Dieu. Vous m'avez promis qu'à ce moment suprême vous tiendriez compte des sollicitations que je vous ai si souvent adressées, et que vous demanderiez pardon à votre Créateur du long oubli dans lequel vous avez laissé tous vos devoirs envers lui.

— Oui! je vous l'ai promis, mais suis-je donc arrivé à ce dernier moment? J'espère que non!

— Mon ami, si je vous engage à vous mettre en règle avec le souverain juge, c'est qu'il en est temps. Vous allez avoir à rendre compte à Dieu de votre vie... je vais envoyer chercher M. le Curé.

— M. le Curé! il suffit de me parler de cet homme pour que je repousse votre proposition! je ne l'ai jamais supporté... Comment pouvez-vous supposer que je consente à m'humilier devant lui.

— Ce ne serait pas devant lui que vous vous humilierez. Ce serait devant votre Créateur au nom duquel il a le pouvoir de vous absoudre de vos fautes. Préférez-vous un de ses vicaires? Dieu vous attend! Vous allez paraître devant lui et vous n'avez pas un instant à perdre pour vous y préparer.

— Je ne veux ni du curé, ni de ses vicaires. Laissez-moi mourir en paix. Et se retournant du côté du mur, il ne répondit plus un mot.

La femme ainsi repoussée, et ne sachant comment vaincre l'obstination de son mari, levait tristement les yeux au ciel, en implorant le secours de Dieu. Deux jeunes filles agenouillées contre le lit de leur père pleuraient. Le médecin avait prévenu que le malade n'avait plus que quelques heures à vivre. Allait-il mourir sans s'être réconcilié avec Dieu? A la crainte de le perdre se joignait chez ces dames l'appréhension non moins terrible de sa damnation éternelle.

— Mère, dit à voix basse, une des jeunes filles en tirant sa mère à part, il est bien fâcheux que M. l'abbé Forestier soit malade. Mon père et lui ont été militaires ensemble, aussi mon père l'accueille-t-il avec plaisir. Il ne le rencontre jamais

sans faire un mot de conversation avec lui. Bien sûr, il le recevrait sans difficulté.

— S'il avait pu venir, c'est bien lui que j'aurais proposé à votre père, mais il est très-malade, mourant, dit-on. A quel autre prêtre recourir? Et la malheureuse femme, ne sachant quel parti prendre, suppliait Dieu d'avoir pitié de sa douleur et de son désir de lui ramener son mari contrit et pénitent.

— Je souffre beaucoup, dit, un moment après, le malade. Je me sens défaillir.

— Ne résistez pas davantage, s'écria sa femme, cette souffrance est un avertissement de la Providence, je vais envoyer chercher un des vicaires.

— N'en faites rien! S'il en vient un, je ne lui dirai pas un mot.

— Père, dit timidement une des jeunes filles, si c'était M. Forestier, vous le recevriez avec plaisir, n'est-ce pas? — Oui, certainement, je le recevrais celui-là. Je le respecte et je l'aime car il a été un brave militaire; mais il paraît qu'il est au plus bas et qu'il n'a pas à vivre bien longtemps, à ce que m'a dit le docteur. Les bons s'en vont toujours les premiers.

Le malade avait à peine prononcé ces mots que les deux jeunes filles s'élançèrent hors de la chambre de leur père, comme si elles avaient été mues par le même ressort et, sans réfléchir à l'état désespéré dans lequel se trouve l'abbé Forestier, elles courent chez lui. Peut-être espéraient-elles, tant elles le désiraient, que Dieu accorderait un miracle à leurs prières, et que l'abbé se trouverait instantanément guéri et prêt à venir confesser leur père.

Elles arrivent au logis de l'abbé, essouffées, pouvant à peine parler.

— Pouvons-nous voir M. Forestier? disent-elles à sa vieille domestique.

— Mesdemoiselles, il est très-malade et ne reçoit personne depuis longtemps.

— Il faut à tout prix que nous lui parlions.

— Mesdemoiselles, il a été administré hier. Il est au plus mal, il peut succomber d'un moment à l'autre.

— De grâce, laissez-nous entrer. Il s'agit du salut éternel de notre père. Voudriez-vous qu'il fût condamné à l'enfer pour toute l'éternité? Non, non, n'est-ce pas! vous nous laisserez entrer!

Ce débat animé, les voix perçantes des jeunes filles, leurs sanglots, leurs gémissements furent entendus par le malade.

— Que se passe-t-il donc? Allez vite le savoir! dit-il à la sœur de Bon-Secours qui le soignait.

— Ce sont deux jeunes filles, Mlles X., qui veulent absolument vous parler?

— Pour quel motif tiennent-elles à me voir?

— Elles prétendent qu'il s'agit du salut éternel de leur père.

— Ah! ce sont Mlles X., les filles d'un malade aussi, d'un ancien compagnon d'armes. C'était un brave, mais qui doit être bien peu préparé à paraître devant le Souverain Juge. Amenez-moi bien vite ces deux chères enfants, je veux les interroger moi-même.

En entrant, les deux jeunes filles se jettent à genoux devant le lit du prêtre agonisant.

— Ah! Monsieur l'abbé, que nous sommes malheureuses! Notre père va mourir, il n'a plus que quelques heures à vivre. Vous savez qu'il a toujours vécu éloigné de Dieu et il ne consent à recevoir aucun autre prêtre que vous. Dans l'état où vous êtes nous voyons bien qu'il vous est impossible de venir! Que faire? Notre père sera-t-il condamné à l'enfer pour toute l'éternité quand sa confession pourrait le sauver! Quel affreux malheur? Et leurs sanglots redoublaient.

— La position de votre cher malade est, en effet, bien inquiétante et je comprends votre appréhension, reprit le prêtre mourant. Tel que je connais votre père, il ne se décidera que bien difficilement à recevoir un de mes confrères. Il a les plus fâcheuses préventions contre le clergé, et ne fait d'exception en ma faveur que parce que j'ai été militaire. Il est bien fâcheux que je sois dans l'état où vous me voyez. J'ai été administré hier, et c'est à peine s'il me reste à passer quelques heures sur cette terre.

— Alors notre père serait à jamais perdu! s'écrièrent les deux jeunes filles. Si vous ne pouvez venir, votre ami mourra sans qu'il soit possible de le sauver de la damnation éternelle. Nous qui sommes ses filles, nous ne pouvons l'abandonner ainsi. Nos prières feront violence à Dieu et lui obtiendront la grâce d'une bonne confession. Il faut monsieur l'abbé que vous priiez avec nous la sainte Vierge afin qu'elle vous guérisse et que vous puissiez venir confesser notre père. La sainte Vierge ne vous refusera pas cette grâce, qui sera pour la gloire de Dieu et le salut d'une âme rachetée par le sang de Notre-Seigneur.

La douleur si vraie et les larmes des jeunes filles émurent profondément le bon prêtre. Après s'être recueilli un moment: — Ma sœur, dit-il à sa garde, je vais mourir... Que ce soit une heure plus tôt, une heure plus tard, peu importe. Puisque M. X ne veut se confesser qu'à moi, il faut absolument que j'y aille. Dieu aura pitié des supplications de ces enfants et il prolongera ma vie jusqu'à ce que j'aie réconcilié ce pécheur avec lui. Jeannette, ajouta-t-il en se tournant du côté de sa domestique, allez demander à nos deux bons voisins, Pierre et André, de venir. Ils me porteront dans mon fauteuil jusque chez M. X. Je ne pèse plus guère, ils ne seront pas fatigués et ce sera le plus grand service qu'ils puissent rendre à un mourant.

Puis se tournant du côté de Mlles X.: « Mes enfants, leur dit-il, retournez bien vite chez votre père, annoncez-lui ma visite et occupez-vous de faire venir de l'église voisine ce qui sera nécessaire pour l'administrer. Hâtez-vous mes enfants, car je ne vaud plus rien et, si je puis arriver jusque chez vous, il ne faudra pas que j'y perde mon temps. »

Les deux jeunes filles repartirent précipitamment, remerciant Dieu, remerciant la Sainte Vierge, remerciant le prêtre généreux qui se dévouait pour sauver l'âme de leur père et suppliant Marie de protéger l'abbé Forestier, afin qu'il arrivât jusqu'à leur demeure.

— Père, dirent-elles en rentrant, haletantes

d'émotion, nous venons de voir le bon abbé Forestier que vous recevriez avec plaisir. Il est bien malade, il a été administré hier, mais il s'intéresse tant à vous que, malgré sa faiblesse et ses souffrances, il va venir. On va l'apporter sur son fauteuil, devrait-il mourir en route! nous a-t-il dit. Oh! quel cœur généreux?...

— Que dites-vous mes enfants? Comment l'abbé Forestier mourant, administré hier, se fait apporter ici, dût-il en mourir. Ah! je reconnais bien là le vaillant militaire qui ne compte pas avec sa vie! Merci, chères filles, vous avez bien fait d'aller le prévenir, je ne me dédirai pas. Nous nous entendrons aisément l'un et l'autre.

Tandis que M. X attendait l'arrivé de son ancien compagnon d'armes, l'abbé Forestier avait à subir les reproches les plus accentués de Jeanette et ceux plus modérés, mais non moins fermes de la Sœur de Bon-Secours.

— Comment ferez-vous pour vous lever? lui disait-elle, c'est impossible! Vous commettriez une imprudence mortelle. Jamais vous n'aurez la force d'arriver jusque chez M. X.

— J'irai cependant, ma sœur, répondit l'abbé avec une énergie qui n'admettait pas de discussion. Je ne puis hésiter. Dieu n'attend peut-être que ma venue chez ce pécheur pour l'appeler à lui après que je l'aurai réconcilié avec son Créateur. Quant à moi, qu'importe si je succombe en allant sauver une âme. Cette mort ne serait-elle pas la plus glorieuse que je puisse ambitionner?

Allons! Hâtez-vous, ma sœur, apportez-moi cette vieille soutane que je ne croyais plus devoir porter. Et élevant son cœur à Dieu « Divin Sauveur, dit-il, donnez-moi la force et le temps nécessaire pour vous ramener cette âme égarée et puis daignez faire miséricorde à la mienne. »

Le bon prêtre mourant puisa-t-il dans son ardent désir de sauver l'âme d'un pécheur la force nécessaire pour accomplir ce dernier acte de dévouement, ou bien Dieu exauça-t-il l'ardente prière de M. X et de ses filles, l'abbé Forestier parvint à se vêtir et à s'asseoir dans le vieux fauteuil que saisirent les deux voisins.

— Merci, mes bons amis, et courage! leur disait-il. Hâtez-vous, car vous avez à lutter contre la mort qui, cette fois, accourt d'autant plus vite qu'elle vient des deux côtés à la fois.

Chaque secousse ébranlait cruellement son corps brisé par la maladie et ses membres qui n'avaient plus de ressort. On devinait les douleurs éprouvées, par le pauvre mourant au tressaillement de sa figure amaigrie, mais il ne proférait aucune plainte. Les yeux fermés et l'âme recueillie, il demandait à Dieu la grâce d'arriver jusqu'au malade qui l'attendait.

Voici enfin notre mourant près du lit de l'autre mourant.

— Que je suis heureux de vous voir, mon cher abbé? s'écria M. X., avec une satisfaction si franche que cet accueil eût suffi à récompenser le pieux prêtre. Ce que vous faites pour un pauvre pécheur est sublime et digne d'un héros.

— Mon ami! répondit celui-ci d'une voix entrecoupée par sa faiblesse et son extrême fatigue.

Nous allons paraître, tous les deux, devant Dieu. Vous êtes-vous préparé à cette dernière revue? Vos armes sont-elles en ordre? Puisque nous pouvons encore passer cette inspection ensemble, préparons-nous y bien vite, car il ne me reste pas grand temps. Vous n'étiez jamais en retard au régiment, moi non plus. Eh bien! il ne faut pas que le dernier appel nous trouve en défaut l'un et l'autre. Je suis venu pour vous aider... De votre côté, confiez-vous à moi afin que je vous présente à notre Souverain Roi.

Le pécheur ému saisit la main décharnée du prêtre et la pressa contre ses lèvres: « Merci d'être venu! Nous pouvons nous comprendre tous les deux! » et se tournant vers les assistants: « Que les personnes qui n'entourent venillent bien s'éloigner, leur dit-il simplement. Je veux me confesser et nous sommes pressés tous les deux. »

Un sourire de joie céleste anima les lèvres décolorées de l'abbé Forestier, Madame X et ses filles passèrent dans une pièce voisine et s'y jetèrent à genoux en remerciant Dieu du fond de leur cœur.

Le pécheur pénitent se confessa dignement et franchement, comme devait le faire un ancien militaire façonné à l'obéissance et au devoir, tandis que le prêtre mourant, soutenu par la grâce attachée à son sublime ministère, l'écoutait patiemment sans trahir aucune des souffrances qu'il éprouvait.

Lorsqu'elle fut terminée, le prêtre fit un suprême effort pour lever sa main sur la tête de son pénitent, et les paroles de l'absolution vinrent purifier l'âme du pécheur souillée per un long oubli de Dieu.

Madame X et ses filles rentrèrent et se hâtèrent de préparer ce qui était nécessaire pour conférer l'extrême-onction à leur malade. L'épuisement de l'abbé Forestier augmentait, sa figure se couvrait d'une pâleur mortelle. Les deux voisins qui l'avaient apporté le soutinrent: L'un d'eux conduisait et portait la main défaillante du prêtre pendant qu'il appliquait les onctions saintes sur les membres de M. X. Lorsqu'elles furent achevées, l'abbé Forestier pencha sa tête vers celui auquel son héroïque dévouement avait ouvert les portes du ciel et leurs lèvres se confondirent dans un céleste baiser.

« A bientôt, ami! dit l'abbé Forestier, à bientôt chez notre Roi, chez notre Père à tous les deux. » Puis d'une voix éteinte qu'on n'entendait plus que comme un lointain murmure: « Seigneur, dit-il vous pouvez à présent recevoir votre serviteur dans votre paix selon les promesses que vous nous en avez faites. »

Sa tête de plus en plus pâle retomba sur sa poitrine et ses yeux se fermèrent pour toujours. Son âme précédait au ciel celle à laquelle ce bon prêtre en avait ouvert les portes.

L. DE CISSEY.

(Le Dimanche Catholique)

TABLE DES MATIÈRES DE L'ANNÉE 1884.

<b>Janvier.</b>	
Lettre de Dom Bosco à ses Coopérateurs <i>pag.</i>	1
La fête et la Conférence de Saint François de Sales . . . . . »	5
Récente guérison d'un moribond par l'invocation du Sacré-Cœur de Jésus . . . . . »	6
Nouvelles de la Patagonie . . . . . »	7
Visite de S. E. le Cardinal Archevêque de Lyon à l'Oratoire de St. François de Sales . . . »	8
<b>Février.</b>	
La bienveillance de l'Archevêque de Turin, honneur et confort des Salésiens . . . . . »	9
Deux précieuses visites du Cardinal Alimonda »	10
L'élection et le couronnement de Sa Sainteté Léon XIII . . . . . »	15
Voyage et arrivée des Missionnaires Salésiens en Amérique . . . . . »	16
Histoire de l'Oratoire de St. François de Sales »	17
<b>Mars.</b>	
Conférence des Coopérateurs Salésiens et discours du Cardinal Alimonda . . . . . »	21
Conférence des Coopérat. à Utrera (Espagne) »	22
Grâces accordées par Notre-Dame Auxiliatrice »	24
L'Orphelinat Saint Gabriel à Lille . . . . . »	25
Visite de trois Evêques français . . . . . »	ib.
Lettre du Brésil . . . . . »	26
Lettre des Coopératrices d'Acqui . . . . . »	27
Le Crucifix ou le plus beau de tous les livres »	28
Mort du Cardinal Luigi Bilio . . . . . »	ib.
<b>Avril.</b>	
Dom Bosco à Nice . . . . . »	29
Le mois de Marie-Auxiliatrice . . . . . »	30
La nouvelle maison Salésienne à Lille et quelques renseignements sur nos maisons de France »	31
Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales »	33
<b>Mai.</b>	
Préparation à la fête de Marie-Auxiliatrice »	41
Nouvaine préparatoire à la fête de Marie-Auxiliatrice . . . . . »	42
Fête et Conférence à Marseille . . . . . »	43
Bénédiction de la nouvelle église et fête à l'Orphelinat de la Navarre . . . . . »	44
L'église du Sacré-Cœur à Rome ouverte au culte divin . . . . . »	45
Bel exemple de charité donné par une jeune fille de neuf ans et demi . . . . . »	ib.
Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales »	46
<b>Juin.</b>	
Lettre de Dom Bosco à ses Coopérateurs et Coopératrices . . . . . »	53
Les enfants réunis autour de leur Mère, ou la fête de Marie-Auxiliatrice . . . . . »	54
Nouvelles des maisons de l'Uruguay et du Brésil . . . . . »	59
Conférences des Coopérateurs à Rome . . . . . »	60
Bibliographie — Albert du Boys. Dom Bosco et la pieuse Société des Salésiens . . . . . »	64
<b>Juillet.</b>	
Préservatifs contre le choléra . . . . . »	65
Discours adressé par Dom Bosco aux Coopérateurs et Coopératrices . . . . . »	66
Relation sur une importante mission au centre de la Patagonie . . . . . »	68
La fête de Dom Bosco à Turin . . . . . »	74

<b>Août.</b>	
Saint Joachim et saint Gaëtan. Deux fêtes bien chères à notre cœur . . . . . »	77
Dom Bosco et le Sacré-Cœur à Rome . . . »	79
Les missions salésiennes dans l'Amérique du sud »	81
Dom Bosco par Albert du Boys . . . . . »	83
Un bouquet de bonnes pensées . . . . . »	84
<b>Septembre.</b>	
La femme et le serpent . . . . . »	86
L'oratoire de Marseille et le choléra . . . »	91
Une fête de famille . . . . . »	ib.
<b>Octobre.</b>	
Le saint Rosaire et la parole du Souverain Pontife . . . . . »	97
Encyclique pontificale . . . . . »	101
Les quinze promesses faites par Marie en faveur de la dévotion au saint Rosaire . . . . . »	102
Le Rosaire et le salut de plusieurs personnes dans une mine . . . . . »	103
Lettre du Brésil . . . . . »	ib.
<b>Novembre.</b>	
N'oublions pas nos morts . . . . . »	105
L'Oratoire Saint Léon à Marseille et les suites du choléra . . . . . »	108
Les missions de la Patagonie . . . . . »	109
Une grâce de Marie-Auxiliatrice . . . . . »	110
S. François de Sales et la douceur . . . . . »	111
La Patagonie et les terres Australes du Continent Américain . . . . . »	112
<b>Décembre.</b>	
Remerciements de D. Bosco à ses Coopérateurs »	113
La mission de la Patagonie et le nouvel Evêque Mgr. Jean Cagliero . . . . . »	ib.
L'Eglise catholique et la charité . . . . . »	114
Les protestants et le choléra . . . . . »	119
L'Orphelinat Saint Gabriel à Lille . . . . . »	ib.
Nécrologie — Mgr. Guiol . . . . . »	120
Lettre Argentine . . . . . »	122
Une visite à D. Bosco et au premier centre de ses œuvres . . . . . »	125
S. François de Sales et la douceur . . . . . »	126
La Patagonie et les terres Australes du Continent Américain . . . . . »	127

TABLE DES MATIÈRES DE L'ANNÉE 1885

<b>Janvier.</b>	
Lettre de Dom Bosco à ses Coopérateurs et Coopératrices . . . . . <i>pag.</i>	1
La première maison salésienne à Paris . . . »	5
Le général de Bretteville . . . . . »	7
Coopérateurs défunts pendant l'année 1884 »	8
<b>Février.</b>	
Monseigneur Jean Cagliero . . . . . »	9
La consécration épiscopale de Mgr. Jean Cagliero . . . . . »	11
Nécrologie — La mère de Mgr. Jean Cagliero »	14
Thérèse Cagliero . . . . . »	15
Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales »	17
Lettre du Brésil . . . . . »	23
Coopérateurs défunts en 1884 ( <i>suite</i> ) . . . »	24
<b>Mars.</b>	
L'épiscopat catholique . . . . . »	25
Monseigneur Cagliero à Nice . . . . . »	ib.

La fête de Saint François de Sales à l'Oratoire Saint Léon et Conférence des Coopérateurs Salésiens . . . . . »	27
Service solennel pour le repos des âmes de nos Coopérateurs défunts . . . . . »	29
La Conférence des Coopérateurs Salésiens . . . . . »	ib.
Départ de Mgr. Cagliero et des Missionnaires Salésiens . . . . . »	30
Lettre Argentine . . . . . »	31
Le troisième centenaire de S. Charles Borromée à Buénos-Ayres . . . . . »	33
La Patagonie et les terres Australes du Conti- nent Américain . . . . . »	34
Nécrologie . . . . . »	35
Coopérateurs défunts en 1884 ( <i>suite</i> ) . . . . . »	36
<b>Avril.</b>	
Avis . . . . . »	37
Lettre de S. G. Mgr. Jean Cagliero aux Coopé- rateurs et Coopératrices Salésiens . . . . . »	ib.
La fête de St. François de Sales à l'Orphelinat agricole de la Navarre, près d'Hyères . . . . . »	40
L'Épiscopat catholique — Jésus-Christ et les E- vêques . . . . . »	41
Les Evêques sont des étoiles . . . . . »	42
Les Evêques sont aussi des Anges . . . . . »	43
Les Evêques et l'unité de l'Eglise . . . . . »	47
Coopérateurs défunts en 1884 ( <i>suite et fin</i> ) . . . . . »	48
<b>Mai.</b>	
Avis à nos Coopérateurs . . . . . »	49
Les maux présents et Notre-Dame Auxiliatrice »	ib.
Une fleur sur la tombe de Mgr. Postel . . . . . »	51
Voyage de nos Missionnaires . . . . . »	52
Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales »	55
Bibliographie (l'abbé Hetsch) . . . . . »	62
Le <i>Moniteur de Rome</i> et nos missions salésien- nes . . . . . »	63
L'unité dans l'âme humaine et dans l'école ca- tholique ou Jésus-Christ, notre âme et les é- tudes littéraires . . . . . »	64
<b>Juin.</b>	
Le Sacré-Cœur de Jésus . . . . . »	65
Le voyage de nos Missionnaires . . . . . »	68
Lettres de la Patagonie . . . . . »	72
Grâces obtenues par l'intercession de Marie Au- xiliatrice . . . . . »	77
Dom Bosco à Nice . . . . . »	78
Perécution moscovite . . . . . »	80
La fête patronale de l'Oratoire Salésien de Paris »	ib.
<b>Juillet.</b>	
Notre-Dame Auxiliatrice . . . . . »	81
La fête de Marie-Auxiliatrice . . . . . »	84
Lettre de Paris . . . . . »	85
Arrivée de nos Missionnaires . . . . . »	86
Lettre du Brésil . . . . . »	91
Grâce de Notre-Dame Auxiliatrice . . . . . »	94
Bibliographie — Mgr. Postel . . . . . »	95
Portraits officiels des Souverains Pontifes . . . . . »	96
<b>Août.</b>	
La fête de N. S. P. le Pape Léon XIII . . . . . »	97
Le Duc de Norfolk à Turin . . . . . »	99
Une grâce de Marie Auxiliatrice . . . . . »	ib.
Le Cardinal Lavigerie à Turin . . . . . »	101
Lettre de l'Uruguay . . . . . »	102
Héroïsme du clergé . . . . . »	ib.
Les fêtes religieuses chez les cœurs de Lesina »	103
Lille — Une promenade générale des 100 orphe- lins de Saint Gabriel . . . . . »	104

La croix miraculeuse de Caravaca . . . . . »	105
Châtiment de la justice divine . . . . . »	106
L'unité dans l'âme humaine et dans l'école ca- tholique ou Jésus-Christ, notre âme et les é- tudes littéraires ( <i>suite</i> ) . . . . . »	107
Bibliographie . . . . . »	112

**Septembre.**

La fête de Saint Jean-Baptiste à l'Oratoire de S. François de Sales . . . . . »	113
Lettres d'Amérique . . . . . »	114
Le Cardinal Nina . . . . . »	116
Mgr. Hasley, Archevêque de Cambrai, à l'or- phelinat Saint Gabriel de Lille . . . . . »	117
Grâces de Marie-Auxiliatrice . . . . . »	119
La distribution des prix à l'orphelinat Saint Ga- briel de Lille . . . . . »	120
Le Sénateur Auguste Vera ou la liberté de mourir chrétiennement . . . . . »	121
Auguste Vera et le Cardinal Archevêque de Na- ples . . . . . »	122
La rétractation du sénateur Auguste Vera . . . . . »	123
L'unité dans l'âme humaine et dans l'école ca- tholique ou Jésus-Christ, notre âme et les é- tudes littéraires ( <i>suite et fin</i> ) . . . . . »	124

**Octobre.**

Décret <i>Urbis et Orbis</i> . . . . . »	129
S. Nicolas . . . . . »	130
Collège Pie IX des arts et métiers à San Car- los de Almagro . . . . . »	135
Grâces de Marie Auxiliatrice . . . . . »	137
De Buenos-Ayres à Bahia Blanca . . . . . »	138
De Bahia Blanca à Patagones . . . . . »	139
Lettre de S. G. Mgr. Cagliero à M. le Directeur de l'Orphelinat de D. Bosco à Lille . . . . . »	141
Loterie et église du Sacré-Cœur de Jésus à Rome »	142
Un petit martyr . . . . . »	143
Orphelinat de S. Cyr (Var) sous la protection de Marie Auxiliatrice pour les jeunes filles . . . . . »	144

**Novembre.**

Nos morts . . . . . »	145
De la Patagonie. Extrait d'une lettre de Mgr. Cagliero à D. Bosco . . . . . »	146
Arrivée des Missionnaires à Carmen de Pata- gones . . . . . »	147
Lettre Argentine . . . . . »	154
Grâce de Marie Auxiliatrice . . . . . »	155
Lettres Brésiliennes . . . . . »	156
Dom Bosco et l'Assemblée générale des catho- liques Allemands . . . . . »	159
Missionnaires catholiques et missionnaires pro- testants . . . . . »	ib.
Bibliographie - Concordantia biblica . . . . . »	160

**Décembre.**

Souhaits de bonheur . . . . . »	161
Lettres de Patagonie . . . . . »	ib.
Lettre de Mgr. Cagliero à un bienfaiteur de sa mission . . . . . »	163
Grâce de Notre-Dame Auxiliatrice . . . . . »	164
Le congrès Eucharistique de Fribourg . . . . . »	166
Les sœurs catholiques et les conditions so- ciales . . . . . »	167
Conversion et zèle des catholiques anglais . . . . . »	168
Lettre de Patagonie . . . . . »	169
Les deux mourants . . . . . »	172

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI.

Sampierdarena 1885 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.